

DISCOURS PRONONCÉ PAR JAN GOOSSENS À LA CONFÉRENCE DE PRESSE

« Bonjour et merci à vous tous, au nom de toute l'équipe du Festival de Marseille, pour votre présence, votre soutien indispensable et vos paroles.

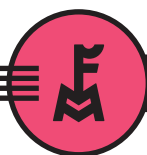
Le Festival de Marseille 2019 s'ouvre le vendredi 14 juin avec la première française de *Cion* de Gregory Maqoma, chorégraphe sud-africain de tout premier plan de Johannesburg. *Cion* est un spectacle total avec neuf danseurs et quatre chanteurs, à la croisée de la danse, de l'oratorio et du rituel pour lequel Maqoma s'inspire de personnages et de textes influents de l'auteur sud-africain Zakes Mda, sur l'émancipation et la libération. Mais dans l'optique de Maqoma, *Cion* est davantage un Requiem pour un chef d'œuvre de notre répertoire occidental, le *Boléro* de Ravel, qu'il ne se contente pas de porter en terre, après les célèbres versions notamment de Béjart, Gallota et Preljocaj, mais auquel il insuffle surtout une vie nouvelle grâce aux magnifiques chants a-cappella de la tradition zoulou d'Afrique du Sud, et la chorégraphie aussi ensorcelante que celle de Sidi Larbi Cherkaoui et Akram Khan, avec qui il a travaillé. Après sa collaboration avec le musicien de jazz Eric Truffaz pendant l'édition 2013 de notre Festival, nous nous réjouissons du retour de Gregory Maqoma, pour quatre représentations à La Criée, avant son départ pour le prestigieux Holland Festival à Amsterdam.

Notre week-end d'ouverture offre cependant bien plus que d'éminents artistes internationaux. Marseille et ses habitants sont au cœur de l'intégralité de cette édition. Dès le début, Marseille est en fête. Samedi 15 et dimanche 16 juin, Marseille danse, dans l'espace public du Parc Borély, son *Sacre du Printemps*. Depuis novembre dernier, plus de 300 Marseillais formant plus de 20 groupes de danseurs amateurs travaillent à leur *Sacre*, inspirés par le chef d'œuvre d'Igor Stravinsky. Les groupes de danse, d'une grande diversité, sont unis dans leur passion pour le mouvement et pour le corps. Chaque groupe a son propre

chorégraphe, il n'y a donc pas une seule et unique chorégraphie centrale, nous optons pour une multiplicité d'expressions et de signatures, orchestrée par trois chorégraphes marseillais (Isabelle Cavoit, Yendi Nammour et Samir M'Kirech) ; ils reçoivent, pour la production, le soutien de notre Festival. L'objectif de cette création pour la ville, d'après un concept d'Alain Platel, est clair : mettre Marseille en mouvement, faire danser Marseille, créer du lien et de l'échange où règne parfois la désunion, faire de notre ville un espace partagé où l'imagination, la diversité et la solidarité se renforcent mutuellement.

Samedi 15 juin, en soirée, et pendant toute la nuit, avec le chorégraphe Éric Minh Cuong Castaing, artiste associé au Ballet National de Marseille, nous transformons les espaces du [MAC] en un « dancefloor chorégraphié », pour *Sous influence*. Ni spectacle, ni performance, mais bien « une épidémie dansante », où danseurs professionnels et amateurs et quiconque voulant danser jusqu'au bout de la nuit, peuvent se rencontrer sur les beats et les rythmes envoûtants des dj Yes Sœur! de Berlin et Paris. Éric Minh Cuong Castaing a expérimenté une première version de *Sous Influence* pour la Nuit Blanche d'octobre dernier à Paris, et nous nous réjouissons de découvrir cette nouvelle version dans sa ville de Marseille, à laquelle les espaces complètement vides du Musée d'Art Contemporain conféreront une dimension inédite.

Enfin, le week-end d'ouverture présente aussi des œuvres nouvelles et des spectacles en construction. Notre Festival fait de plus en plus la part belle aux créations : nous voulons être aux côtés des artistes pendant leurs « prises de risque », et leur permettre de partager ces prises de risque avec nos publics. Nous voulons offrir à des artistes internationaux et locaux la possibilité de travailler à Marseille, pendant de longues périodes, et en menant un dialogue intense avec la réalité de Marseille, ville qui défie, surprend, inspire ces



artistes. Nous sommes très heureux que des artistes comme Adeline Rosenstein - mais elle est loin d'être la seule - choisissent de travailler à long terme, et d'ouvrir régulièrement leurs portes au public. *Laboratoire Poison 2* est une de ces étapes : Rosenstein, citoyenne du monde qui a grandi à Genève, a étudié à Jérusalem et à Berlin, et travaille notamment à Bruxelles, fait du théâtre documentaire, et se concentre cette fois sur la notion de trahison parmi les combattants pour la liberté dans les anciennes colonies, comme la République Démocratique du Congo, l'Algérie et le Mozambique. Thème épineux, mais, en tant qu'artiste, Rosenstein n'a pas son pareil pour développer une langue théâtrale empreinte de la finesse et la légèreté qui rendent de tels thèmes abordables. Et le 16 juin, elle nous dévoile une partie de son travail dans la petite salle de la Crieée.

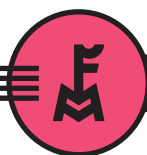
Dans ce week-end d'ouverture on retrouve tous les grands axes, les thèmes importants et les choix majeurs de cette édition. Comment construire ici, à Marseille, tous ensemble un avenir commun, nous qui, souvent, n'avons pas de passé commun. Indissociablement, faire le lien entre Marseille et le monde, la Méditerranée, les Suds. Le Festival de Marseille devient de plus en plus une plateforme de création, un « temps fort » de découvertes, de premières françaises, d'« étapes de travail » et d'œuvres toutes nouvelles, où la danse et les divers corps continuent de donner le ton. Mais cette édition est également très imprégnée de fête et de musique : à côté de contenus parfois complexes, d'artistes entêtés, et de formes qui sont autant de défis, notre Festival propose de très nombreux moments de convivialité, de rencontres et d'échanges, de multiples projets musicaux, fêtes et concerts. Au bout du compte, c'est l'être humain qui est au centre de la prochaine édition du Festival de Marseille : avec ses forces et ses fragilités, toutes ses générations. Cet être humain, aujourd'hui, doit repartir en quête de durabilité, d'éthique : de nouveaux modes d'action et de production sur une planète qui souffre d'une pression écologique de plus en plus grande. Dans les arts aussi ces questions sont inévitables et il était nécessaire qu'elles apparaissent dans cette édition.

Festival de Marseille : plus que jamais, nous

prenons notre nom au sérieux. Nous explorons notre environnement, notre société, notre communauté, à la recherche de formes et de réponses qui sont pertinentes ici et qui pourraient l'être ailleurs. À tous points de vue, Marseille est au centre de notre fonctionnement : nous travaillons avec de nombreux artistes dans la ville ; nous explorons des quartiers très divers, du Nord au Sud, et nous jouons de plus en plus souvent, en plein air et dans l'espace public, du Théâtre Silvain, via le toit du Fort St Jean, au Mucem, jusqu'au Parc Borély et le Dimanche de la Canebière ; nous misons sur des créations qui sont portées par des citoyens de Marseille. Plus que d'une participation, il s'agit de co-création. Chacun et chacune crée son propre *Sacre* ; et dans l'édition 2019, nous explorons plus que jamais des lieux que le Festival n'a encore jamais investis - ou il y a longtemps - comme le [MAC], la Sucrière, la Gare Franche, et pour finir, mais non des moindres, la Vieille Charité.

Marseille, nous l'avons souhaitée aussi au centre du visuel de cette édition, avec une photo qu'a réalisée pour le Festival la jeune photographe marseillaise Léa Magnien, et que notre graphiste Floriane Ollier, marseillaise également s'est chargée de mettre en image. Une fenêtre ouverte sur le port, sur la ville et la Méditerranée, qui dévoile un point de vue inhabituel sur Marseille, et déplace notre regard. Et au centre un jeune couple marseillais dansant un slow ; le slow c'est un peu la danse à la portée de tous qui sert à approcher le corps de l'autre, une danse qui nous évoque à tous des souvenirs et qui évoque la fête et l'amour !

Rara Woulib, la compagnie autour du metteur en scène Julien Marchaisseau et de l'actrice Wilda Philippe, a des racines à Marseille et à Port-au-Prince, cela fait des années qu'elle mise sur « un théâtre que l'on vit, pas que l'on voit », ou « un théâtre musical qui explore la ville en profondeur, et qui réinstalle dans la cité des formes rituelles inattendues », comme nous avons déjà pu en faire l'expérience lors d'un Dimanche de la Canebière en 2017. *Moun Fou* est un trajet sur deux ans, soutenu par Lieux Publics et les Festivals d'Aix-en-Provence et de Marseille. Rara Woulib nous invite dans des lieux inattendus, pour faire connaissance avec les invisibles de notre ville,



dans ses facettes multiples : l'outsider, « l'exclu », et même « le fou ». Quel est notre rapport à cet autre, quelles sont nos capacités et nos limites à accueillir humainement cet autre, à lui donner une place ? À partir de maintenant, jusqu'en juin pendant le Festival, nous pourrions découvrir les premières étapes de *Moun Fou*, des « tentatives », dans de multiples lieux qui seront tenus secrets jusqu'au dernier moment, et que la compagnie, à l'instar des *hackers* sur internet, « occupera » et transformera à l'improviste. En 2020, vous pourrez découvrir le résultat final de *Moun Fou*, au Festival de Marseille et à Aix-en-Provence, notamment.

La chorégraphe Dorothée Munyaneza, originaire du Rwanda mais « chez elle » à Marseille depuis plus de dix ans, a entamé l'année passée, dans le cadre de *Maravilloso* pendant MP2018, une collaboration avec les habitants du quartier La Castellane qu'elle a l'intention de poursuivre à long terme. En 2016, elle était présente au Festival avec le poignant *Samedi Détente*, un an plus tard, elle crée au Festival d'Avignon le puissant *Unwanted*, mais aujourd'hui, elle veut explorer et créer dans sa propre ville, ici, à Marseille. De rencontres en ateliers, depuis plusieurs semaines et jusqu'en 2020 au moins, elle souhaite avec *L'Autre*, je la cite « tisser des liens sensibles, faire surgir des paroles, provoquer des étincelles ». Je remercie chaleureusement la Préfecture à l'égalité des chances sans qui ce projet ne pourrait se réaliser. Nous vous dirons prochainement où il sera présenté.

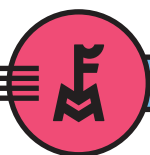
Il est très important pour nous d'accompagner et de soutenir de jeunes artistes et compagnies de Marseille et d'offrir une plateforme pour leurs premières. Nous avons rencontré le collectif féminin Groupe Crisis en 2017, quand certains de ses membres faisaient partie de la première édition du MarsLab, notre labo pour jeunes créateurs. Aujourd'hui, tout le collectif est présent au Festival avec sa première création, *Bitches*, où la femme, d'objet, devient sujet, « un cabaret post-féministe où la chair tente de se libérer de l'image. » L'accompagnement de cette première production du Groupe Crisis est porté conjointement par le Festival de Marseille et le Pôle Arts de la Scène de la Friche Belle de Mai, dirigé par Alain Arnaudet où

vous pourrez voir ce spectacle les 1, 2 et 3 juillet.

Des spectacles venus d'autres pays, peuvent eux aussi mobiliser et faire bouger Marseille. Nous sommes ravis de pouvoir vous présenter, les 28 et 29 juin, à La Gare Franche et en collaboration avec Le Merlan, la première française d'une des sensations qui a marqué la scène européenne l'année passée : *Invited* de Seppe Baeyens, produit par Ultima Vez, la compagnie de Wim Vandekeybus. Dans un décor dépouillé, « un cordon géant, bleu ciel, enroulé en spirale », Baeyens bouscule toutes les hiérarchies dans ce spectacle interactif et intergénérationnel : amateur ou professionnel, jeune ou vieux, d'où qu'il vienne dans le monde : chacun devient performeur, accompagné par la musique *live*.

Et finalement, nous voici au Dimanche de la Canebière le 30 juin, lors duquel, dans le cadre d'À nous de jouer et de l'Année de la Gastronomie, le Festival de Marseille contribue à deux projets avec un ancrage très local. *Opus* est le résultat d'une collaboration d'une année entre six danseurs hip-hop de Marseille et le chorégraphe Ben Fury, avec le soutien du Goethe-Institut, de la Friche la Belle de Mai et du Festival de Marseille. Et dans *Le Score*, la chorégraphe Christine Fricker s'attaque aux ambitions ludiques et démocratiques de la Post-Modern Dance des années 1960 et 1970, pour faire danser ensemble des danseurs de la Compagnie Itinérances, un groupe d'amateurs et le public.

Nous choisissons notre ville, corps et âme, et en même temps, nous partons dans le monde. Avec une curiosité toute spéciale pour ces régions au sud de notre ville, avec lesquelles celle-ci entretient des liens étroits et forts, à la recherche de grands artistes et de nouveaux talents qui créent des œuvres d'exception, que nous pouvons montrer pour la première fois à la France ou au monde, à Marseille. Brett Bailey d'Afrique du Sud, Bruno Beltrão du Brésil ou Serge Aimé Coulibaly : tous venus à Marseille à l'occasion de premières qui tournent encore aujourd'hui dans le monde entier. En 2019, il y a Gregory Maqoma, Wael Shawky d'Égypte, Taoufiq Izeddiou du Maroc, Faustin Linyekula et Pepe 'Elmas' Naswa de République



Démocratique du Congo.

La Chanson de Roland, « texte fondateur », datant du 11^e siècle, de la culture française et occidentale, sur le combat de « Charlemagne contre les Sarrasins », se transforme dans les mains de Wael Shawky qui nous vient d'Alexandrie. Grâce à ce plasticien et cinéaste des plus importants de notre époque - il devient une pépite de théâtre musical contemporain interculturel où le regard de l'Occident sur l'Orient s'inverse avec une grande finesse. Shawky a construit une maquette magnifique qui représente en même temps Alep, Bagdad et Istanbul : il y convie vingt chanteurs *fidjeri*, de la tradition des pêcheurs de perles des états du Golfe persique pour partager avec nous des extraits de *La Chanson de Roland* en arabe. Wael Shawky a marqué notre ville de sa présence lors du Marseille-Provence 2013, Capitale européenne de la Culture, et nous sommes très heureux de pouvoir le faire revenir cette année, en étroite collaboration avec le Mucem et Jean-François Chougnat. Dans la foulée de la première française à Marseille, ce spectacle mettra le cap sur le Théâtre du Chatelet à Paris. *La Chanson de Roland* est en outre un des événements officiels du Sommet des Deux Rives du président Macron, qui a lieu à Marseille le 24 juin et qui a pour vocation de réunir des chefs d'état méditerranéens.

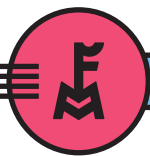
Faustin Linyekula est le chorégraphe le plus important de la République Démocratique du Congo, cela fait vingt ans qu'il travaille à des créations novatrices, et Pepe 'Elmas' Naswa est le chorégraphe le plus captivant récemment révélé sur le continent africain. Tous deux sont à l'affiche de l'édition 2019 du Festival de Marseille avec des premières françaises. Faustin Linyekula nous vient avec *Not Another Diva...*, spectacle dans lequel il réunit musiciens et danseurs d'Afrique du Sud et des États-Unis, pour une longue *jam* libre et envoûtante autour de l'artiste et chanteuse Hlengiwe Lushaba, qui, soyez-en sûrs, mettra le feu au Théâtre de la Sucrière. Dans la peau de l'autre de Pepe 'Elmas' Naswa est un nouveau petit chef d'œuvre de Kinshasa, métropole cosmopolite à la créativité bouillonnante – dansant, sophistiqué, risqué. La « Danse du Serpent » est une des danses populaires qui font rage dans les

clubs de la ville, et quand Elmas s'en empare, cela donne un spectacle où dj's, enfants des rues, et danseurs professionnels se croisent, nous vous laissons deviner son intensité. Pendant trois soirées, nous clôturons notre Festival avec *Dans la peau de l'autre*, et nous sommes certains que nous jouerons à guichets fermés. Mais pas d'inquiétude : je crois également que *Dans la peau de l'autre* sera un des spectacles de l'année Afrique 2020 – les premières représentations se réservent déjà à Paris.

Taoufiq Izzeddiou est autant d'ici que de là-bas : établi à Marrakech, mais aussi dans notre région Paca, où il sera bientôt artiste en résidence au Pavillon Noir. Après avoir été invité en 2016 avec le très beau *En Alerte*, il revient en 2019 à KLAP avec *Botero en Orient*, une coproduction du Festival de Marseille dont la première vient de se produire à Paris, et qui a dépassé toutes les attentes : Izzeddiou invite à la découverte d'une beauté et d'une cruauté inattendues comme dans une toile de Botero.

Et il est clair que nous ne perdons pas la France ni l'Europe de vue : nous nous réjouissons de pouvoir renouveler, comme l'an passé, notre collaboration avec le Mucem pour accueillir de nouveau un chorégraphe français majeur, Boris Charmatz. *20 danseurs pour le XX^e siècle-* est une archive vivante de la danse du XX^e siècle, montrée pendant deux jours d'affilée, pendant trois heures, dans les espaces du MuCem – des œuvres de Merce Cunningham, Dominique Bagouet ou William Forsythe dans les corps de vingt éminents danseurs de la compagnie de Charmatz. Et, à l'instar du plus grand chorégraphe français contemporain, c'est une des artistes les plus téméraires de France qui vient créer lors de notre Festival : Latifa Laâbissi est notre invitée les 5 et 6 juillet avec la première mondiale de *White Dog*, pour quatre danseurs d'exception, qui vont refaire de leur corps « le lieu par excellence du politique », dans un spectacle sur le pouvoir et la domination, coproduit par une batterie de partenaires français, dont le CCN2 de Grenoble et le Triangle à Rennes, où Laâbissi est artiste associée.

Relier, célébrer, et nous perdre dans la danse

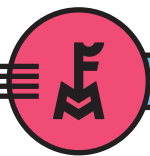


commune : la musique et la fête sont un fil rouge de cette édition à venir. Que ce soit avec Éric Minh Cuong Castaing et son « dancefloor chorégraphié », ou grâce à la musique live dans les spectacles de Faustin Linyekula, Wael Shawky, Seppe Baeyens, ou Pepe 'Elmas' Naswa : la danse et la musique vont toujours de pair. Il y aura aussi des concerts très divers et fascinants : au Théâtre de la Sucrière, avec 47 Soul, dabke électronique entraînant et festive, chant et danse traditionnels du Levant. Au Théâtre Silvain, nous avons invité Nomadic Massive, rap 'n roll de Montréal, dix musiciens de génie qui mélangent rythmes haïtiens, algériens et argentins, tout en faisant monter sur scène des âmes sœurs musicales de Marseille. Le compositeur américano-irakien Amir ElSaffar vient à Marseille avec la première française d'un projet musical où la danse a aussi une place singulière : *Luminescence*, produit par la Fondation Royaumont, est l'interprétation d'ElSaffar de la riche tradition de flamenco, avec à ses côtés une danseuse, la formidable Vanesa Aibar, une chanteuse, la tout aussi magnifique Gema Caballero, toutes deux porteuses de la tradition flamenco, et trois musiciens aussi versatiles que virtuoses. Ensemble, ils se lancent dans une même quête : celle de la relation entre la tradition flamenco et les maqams arabes, propulsés par les compositions, la trompette, le santour et la voix d'Amir ElSaffar. Comment déplacer et réinventer des traditions séculaires : c'est un de nos moteurs et c'est aussi celui de ElSaffar, musicien grandiose déjà invité de notre Festival aux côtés de Fabrizio Cassol, et qui sera l'été prochain également à l'affiche du Festival d'Aix-en-Provence avec une autre formation. Qui dit projet d'exception, dit site d'exception : c'est avec *Luminescence* que le Festival de Marseille revient, après de nombreuses années, à la Vieille Charité, grâce à une très belle collaboration avec Xavier Rey et Les Musées de Marseille.

Un festival est une plateforme pour des artistes, pour des formes et des disciplines artistiques, pour des publics divers : c'est ce que nous espérons et que nous voulons. Et au centre de tout ça, il y a les personnes, l'être humain, toujours unique, dans sa diversité, sa beauté et sa fragilité. Nombreux sont les spectacles de cette édition qui gravitent autour de l'être humain, mais un projet,

une création dans, pour et avec Marseille le fait tout particulièrement : *Le Moindre Geste* des artistes et chorégraphes tunisiens Selma et Sofiane Ouissi. À Marseille comme ailleurs, Selma et Sofiane Ouissi s'attachent à capter la parole et les gestes des habitants d'une ville dans un spectacle unique à la fois par sa méthode de travail, son dispositif de représentation, et sa réception. *Le Moindre Geste* s'appuie sur des interviews filmées, des récits de vies de Marseillais ordinaires qui, par la mise en écoute, deviennent extra-ordinaires. Grâce à un dispositif audiovisuel plus sophistiqué qu'il n'y paraît, l'écoute est démultipliée et portée par d'autres corps. Aller à la rencontre de l'autre et changer son regard sur lui : chaque représentation invite à découvrir de nouveaux « portraits dansés ». Ce projet, pour lequel le soutien du GEMM et de Christian Sebille a été essentiel, se produira six fois à KLAP, chaque fois avec un portrait différent. Outre une vie humaine, et une ville, *Le Moindre Geste* dévoile aussi un processus artistique : les deux créateurs sont convaincus que la création artistique n'a jamais besoin d'être élitiste ou inaccessible, tant que les personnes et les publics sont impliqués et se voient attribuer une place fondamentale sur un mode juste. Toute création devrait en fait être contextuelle, eu égard à l'endroit et aux personnes qui l'habitent : un point de vue qui a beaucoup pour nous plaire.

Selma et Sofiane Ouissi ne se contentent pas de créer des spectacles, ils ont également leur propre structure à Tunis, dont les œuvres sont pionnières, à la croisée de l'art, de l'enseignement et de la société. Et qui produit régulièrement de très beaux spectacles, comme *Khouyoul* de la compagnie belge cabinet k de Gand, dont nous vous présentons la première française au Grand Plateau de La Friche La Belle de Mai. La danse de cabinet k part de l'être humain, une fois de plus, et elle est intergénérationnelle, fondamentalement hybride : plusieurs générations, de la danse et du théâtre, du milieu amateur et professionnel, avec, une fois encore, de la musique live splendide. Et surtout : c'est du théâtre par et pour les enfants sans qu'il ne devienne, à aucun moment, du « théâtre jeune public ». Pas d'heure de début ni de fin spécifique pour ce spectacle, pas de processus de travail ni



de codes strictement définis, six enfants de 6 à 15 ans sur scène, avec six adultes : trois danseurs et trois musiciens. Tous sont égaux, libres, émancipés et autonomes. *Khouyoul* est l'adaptation tunisienne du spectacle *Horses* monté à l'origine par cabinet k en Belgique : ce qui était une perle théâtrale, se hisse, par l'échange culturel, au rang d'incontournable.

Permettez-moi maintenant de clôturer avec les prémices d'un long trajet. Ma ville d'origine, Bruxelles, est bousculée depuis plusieurs mois grâce à des jeunes, filles et garçons, de quinze et seize ans qui manifestent chaque semaine pour un monde plus vivable, un climat dont nous prenons tous beaucoup mieux soin, un mode plus écologique de production, quel qu'il soit. Avec le Festival de Marseille, nous avons encore beaucoup de chemin à faire, mais avec cette édition, nous faisons déjà un petit pas : nous nous efforçons de développer un mode de fonctionnement, de production profondément local, cosmopolite, mondial. Permettre à plus d'artistes de partout de travailler et de jouer plus longuement et plus souvent à Marseille : voilà une des directions dans lesquelles nous devons nous réorienter au cours des prochaines années en tant que festival international des arts. Toute inspiration peut aider, c'est pour cela que nous avons décidé, en collaboration avec notre fidèle partenaire William Benedetto et L'Alhambra de montrer le documentaire *Tout peut changer* de l'auteure et du cinéaste canadiens Naomi Klein et

Avi Lewis. Leur film nous questionne : et si lutter contre la crise climatique était la meilleure chance que nous aurons jamais de construire un monde meilleur ?

J'ose espérer que le programme 2019 du Festival de Marseille offre quelques modestes propositions de réponse aux questions prégnantes concernant l'avenir de festivals tels que le nôtre, mais aussi de nos villes, et même, oui, de l'humanité. Aujourd'hui, dans les arts, nous devons nous efforcer de faire davantage que poser des questions, cela me semble évident. L'art n'est pas qu'une finalité en soi. L'art en tant que tel ne suffit pas. Les grands projets artistiques de notre époque, comme Manifesta, qui sera l'un de nos partenaires importants en 2020, partent de cette conviction : que l'art est indispensable, mais qu'il ne suffit pas. L'art pourrait et devrait être un moyen de transformation, de l'être humain et des contextes où il vit, nous en sommes intimement convaincus. Je voudrais terminer avec deux remerciements : à vous tous, pour votre attention et surtout à toute l'équipe du Festival pour son engagement et son dynamisme. Et je donne maintenant la parole à mes collègues.»